

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second-Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Entre Gouvernements.

Comme nous le disions dans notre précédent numéro, l'Italie va venir à elle les sympathies du monde entier en l'éprouve du sacrifice qu'elle traverse.

Dès la première heure, des expressions de sentiments bienveillants lui étaient envoyées; mais maintenant ce sont des secours qu'elle recevra, car partout on en organise pour les lui faire parvenir à bref délai.

La flotte américaine qui rentre de sa croisière sur toutes les mers, est dans le voisinage de Messine, et le gouvernement américain songe à lui envoyer l'ordre de se rendre dans le port de la ville italienne, où elle pourra rendre d'inestimables services.

M. Roosevelt, Root et Newbery viennent d'avoir une consultation à cet égard et ont résolu d'envoyer à Messine le "Scorpion", un de nos navires de guerre qui se trouvait à Constantinople. Le navire est petit, cependant en attendant l'arrivée des grands cuirassés, il lui sera possible d'être de quelque utilité.

Il n'est pas probable que la flotte arrive à Messine avant une dizaine de jours, mais elle mettra toute vapeur pour s'y rendre. Lundi prochain elle trouvera à Saïra l'attendant, les instructions du Ministère de la Marine, et il est hors de doute que le droit de passage lui soit donné par les autorités qui ont le contrôle du canal. A Port Saïra, la flotte devra subir un délai pour s'approvisionner de charbon, car le trajet jusqu'à Naples ou Gibraltar est assez long.

Les navires de guerre n'ont pas le droit de disposer de leurs approvisionnements; mais jamais les officiers n'hésitent à en disposer dans un cas de détresse comme celui qui les appelle en Italie. Le Congrès ne blâmera pas l'amiral Ferrý d'avoir méconnu la loi pour secourir de malheureux sinistrés.

Le désastre est si grand, que le gouvernement italien ne refusera pas les secours en argent qui lui viendront des autres gouvernements, c'est ce qu'apprend un télégramme de M. Grissom, l'ambassadeur américain à Rome, au ministre d'Etat à Washington; et l'ambassadeur ne croit pas exagérée l'évaluation à cent mille du nombre des victimes.

L'Italie ne se sent pas isolée dans son malheur; elle doit en éprouver de la fierté. Nous avons aujourd'hui qu'en Amérique et en Allemagne on lui vient en aide; demain nous apprendrons que d'autres nations s'occupent d'elle, et en tête de celles-là sera la France, nous n'en voulons pas douter, car à toute

œuvre de bienfaisance, à toute œuvre humanitaire elle s'associe quand elle n'en prend pas l'initiative. Attendons-nous donc de la part de la France à un geste qui ne manquera pas d'ampleur.

FIN D'IDYLLE.

Les fiançailles du duc des Abruzzes et de Miss Ekins sont rompues, irrémédiablement rompues, nous l'avons déjà dit, et voilà du même coup, un quotidien sujet de reportages sensationnels qui échappe à nos confrères d'outre-mer. Finis, les révélations inédites sur le trousseau de la future princesse, les renseignements confidentiels sur la correspondance sentimentale des deux fiancés; finies, les ardent polémiques sur la dot de la jeune miss, sur l'attitude du père, finies aussi les leçons d'italien qu'un phonographe docile était chargé de donner à la fiancée....

L'implacable raison d'Etat a interrompu cette charmante idylle et coupé court aux tendres espoirs trop hâtivement conçus. Il a fallu se résigner, si pénible que fut ce renoncement.

Le prince, désolé, partira pour les Indes; les voyages consolent; auparavant, il a pu adresser à miss Ekins la dépêche traditionnelle: "I will remember you for ever"—je me souviendrai toujours de vous.

Un télégramme ému.

Les journaux français annoncent la mort héroïque du maréchal des logis de spahis Ben-Daoud, tué au combat d'Anoual, au Maroc. Dès qu'il apprit l'événement, le gouverneur général de l'Algérie envoya ses condoléances au père du jeune héros, le colonel Ben-Daoud, qui a répondu par un télégramme ému, dans lequel il dit:

"Nous n'avons jamais marché notre sang pour notre belle patrie. Que la France sache bien que nous sommes encore prêts à tous les sacrifices. Mon cœur saigne, mais il bat plus que jamais pour la patrie."

Ces paroles n'étonneront pas ceux qui connaissent le colonel Ben-Daoud. Cet Arabe de grande tente, devenu Français, fut un des plus vaillants et des plus fidèles serviteurs de la France; depuis son entrée à Saint-Cyr jusqu'à sa retraite comme colonel, il n'a cessé de donner des preuves éclatantes de dévouement à sa patrie d'adoption.

Ben-Daoud, comme Yusuf, eût dû recevoir les étoiles de général; au moment de sa retraite, il a été élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, récompense méritée d'une vie si bien remplie.

Féminisme chinois.

Il paraît que les dames de Hong Kong, Canton, Pékin et autres lieux se révoltent à leur tour contre la tyrannie masculine et que le féminisme fait dans leurs rangs de sérieux progrès. Déjà l'éducation féminine se répand avec plus de facilité et dans les rues on voit beaucoup plus de femmes qu'autrefois.

Dans les vieux quartiers de Canton, on voit même d'ouvrir un restaurant pour femmes, où les Filles du Chai ne sont pas admises. C'est une femme qui tient la caisse! Et cet événement est considéré par les Chinois comme l'un des signes les plus remarquables du temps présent, peut-être même de la fin des temps.

brusque, et son visage—ce ne fut que le temps d'un éclair—exprima un sentiment orageux. Il dit avec désinvolture: —Je suis venu voler un bon cigare à mon ami d'Eylau, je suis charmé de vous rencontrer ici. Je vais en abusé pour vous demander une faveur.

—Je crois, dit M. Salvande, que madame de Morailles vous a deviné.

Et avec une présence d'esprit toute diplomatique, se rappelant quelques mots dits tout à l'heure par le prince d'Eylau: —Un de vos gardes, n'est-ce pas?

—Oui, à la horreur de la campagne et des animaux, il préfère donner la chasse aux hommes et voudrait, c'est un prétexte pour vivre à Paris, devenir sergent de ville.

—Ecrivez-moi son nom, dit M. Salvande en prenant un porte-plume sur le bureau et un carré de papier, et dites à votre protégé qu'il est nommé.

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Le Foyer des artistes de la Comédie ou précisément le "Foyer" souleva les incidents que l'on sait, fut à un certain moment un salon recherché. Pour y être admis, il fallait être présenté, soit par l'administrateur général, "le doyen," ou le semainier de service.

Là se rencontrait chaque soir l'élite de la société parisienne, les gentilshommes de la plus haute noblesse, et cette sélection, il faut bien le dire, offrait aux comédiens des modèles d'élégance dont ils avaient tout avantage à retenir les précieux enseignements.

Sans parasite irrévérencieux pour le présent, je crois pouvoir affirmer que les soirs où M. le duc de Richelieu, M. le duc de Duras, M. le duc d'Aiguillon venaient visiter aux comédiens ordinaires du Roi ou de l'Empereur, ceux-ci ne pouvaient que parfaire leur éducation à cet aristocratique contact.

A cette heure il faut que l'artiste reconstruise de "chic", comme on dit à l'atelier, ce que pouvait être la tenue d'un gentilhomme au siècle dernier.

Pour les comédiens, il est indiscutable que les mœurs démocratiques ont amené un regrettable changement dans l'extérieur des familles du Foyer de la Comédie-Française, et c'est grand dommage au point de vue documentaire.

Dans ce salon, la politique était exclue, le seul jeu en honneur était celui des échecs.

Que de charmantes causeries, que de pitié déversée au cours des entretiens.... et puis, il y avait la "manière", comme dit le spirituel académicien, et la manière corrigait souvent ce que pouvait avoir de douloureux certaines petites égratoures.

Ce fut M. le prince de Sagan, de courtoise mémoire, qui, de concert avec M. Emile Perrin, eut la géniale pensée des abonnements du mardi et du jeudi.

C'était un grand ami de la Maison que M. le prince de Sagan; chaque fois qu'il lui était loisible de se rendre utile ou agréable à l'un de nous, on le trouvait toujours souriant, dispos, fidèle et dévoué.

C'était une des rares physionomies vraiment personnelles de ce monde élégant, ne devant rien à la mode, puisque c'était lui qui l'imposait, et je saisis l'occasion qui m'est offerte de lui adresser ici mes meilleures et plus respectueuses salutations.

Un soir, je vis entrer dans notre foyer un visiteur dont la mise étrange ne pouvait manquer d'attirer les regards. Il portait, avec une fière aisance, un habit bleu, un pantalon gris, des souliers à boucles, une chemise à jabot, une cravate écossoise, et tenait à la main un chapeau gris!

En le voyant s'avancer avec une grâce nonchalante, baisser le bout des doigts de ces dames, saluer les hommes de la main, se jeter dans un fauteuil avec la désinvolture d'un des petits marquis du "Misanthrope".... bien évidemment, pensai-je, c'est "quelqu'un".... Et comme je demandais au prince de Sagan, qui était cet inconnu:

—C'est le duc de Valençay, me répondit-il en souriant; c'est mon père.

Dans ce même foyer, il me fut donné d'entendre conter ce qui suit: Pendant les plus mauvais jours de la Révolution, un vieux serviteur de la royauté, risqué, chaque soir, sa tête pour venir saluer

à la Comédie, Mlle Contat, dont il s'était déclaré le chevalier servant.

Choqué de voir, certain soir, un des artistes lui parler le chapeau sur la tête et sur un ton de la plus mauvaise compagnie: "Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, mais je ne saurais supporter que vous me parliez ainsi, maintenant "sur-tout" que les hommes sont égaux!"

Il est difficile de passer sous silence la spirituelle réponse de Madeleine Brohan à un jeune homme qui, dans un compliment maladroît, s'était oublié à lui rappeler qu'elle n'avait plus vingt ans, croyant, dans sa naïveté, devoir ajouter cette imprudente appréciation sur la jeunesse qu'on ne peut, hélas! l'être et l'avoir été.

—Mais si, monsieur, répondit Madeleine Brohan, avec son plus gracieux sourire, on peut avoir été un imbécile, et l'être encore!!!

Mon excellent et regretté camarade Maubant n'aimait pas l'empereur Napoléon III, et son humeur se traduisait souvent en termes regrettables. Essayant de mettre un terme à cet état de choses, je lui dis un jour: "Vous avez d'autant plus tort de parler ainsi de l'Empereur, qu'il vous aimait beaucoup; dernièrement encore, pendant qu'il prononçait votre nom, j'ai surpris une larme dans ses yeux; et pour vous donner une preuve de la haute sympathie dont il vous honorait, au lendemain de nos désastres, il n'a pensé qu'à vous, et son premier mot a été celui-ci: "Que va penser Maubant?".... L'excellent Don Diègue sourit, et de ce jour, il fut convenu que, gardant son opinion sur l'Empire, il s'efforcerait de ne pas la manifester.

Un échange de quoi, de mon côté, je pris l'engagement de lui dissimuler ma pensée intime sur ses amis politiques.

J'ai eu la bonne fortune de faire les honneurs du foyer des artistes à Sa Majesté l'empereur Alexandre.

—J'ai, en Russie, me dit le souverain, un beau théâtre, de bons artistes, puisqu'ils viennent de France; mais un salon comme celui-ci, je l'avoue, je ne l'ai pas.

Alors, montrant au Tsar les portraits qui nous entouraient, je pris la liberté de répondre: —Ce qui fait dire, que ce foyer est unique, c'est qu'en regardant les portraits de tant d'illustres sœurs, nous avons l'orgueil de penser que la Comédie a possédé les originaux.

—C'est parfaitement juste, monsieur, fit l'Empereur. Et comme il désirait se retirer en évitant l'indiscrète curiosité de la foule, je le conduisis par l'escalier de l'administration.

Pendant qu'on allait quérir un modeste sacre, Sa Majesté entra dans la loge des époux Bray—les prédécesseurs du fidèle Leclerc—titulaire actuel du grand cordon.

Voyant que l'Empereur avait tiré de son étui un cigare, Mme Bray avait vivement allumé une bougie, qu'elle tendit au souverain.... Mais, trop émue, son bras agité de mouvements fébriles rendait inutiles ses bons offices. Le Tsar, en souriant, prit lui-même le flambeau, et après qu'il eut allumé son cigare et glissé un double fous dans la main de la pauvre femme, l'ayant remerciée avec bonté, il s'enfuya dans le véhicule, laissant Mme Bray mortifiée de sa trop respectueuse et maladroite. C'est "monsieur" Bray, qui empruntant à Joseph Prudhomme quelques-unes

de ses formules, me disait, en parlant de la retraite de Mme Plessy: —Monsieur sait sans doute que nous pardons "notre belle disculpe"?

Son successeur, le brave Leclerc—quoiqu'il très différent—est d'allure plus moderne. C'est dans son cabinet (je n'ose dire sa loge) que, vers cinq heures, dans une sorte de five o'clock "platonique" se réunit un cercle non dénué d'intérêt, où l'on peut se tenir au courant de tout ce qui ne se dit pas, de tout ce qui se fait, et plus souvent encore de tout ce qui "ne se fait pas."

Ce foyer des comédiens fut à un moment donné, une sorte d'albâtre héraldique, où, leur servant de chevalier, j'eus l'honneur d'inscrire: S. M., la reine de Danemark, LL. AA. RR. le prince et la princesse de Galles, l'infortuné archiduc Maximilien d'Autriche, S. M. Don Pedro, LL. AA. II. les grands-ducs de Russie, le prince de Hohenlohe, le comte de Munster, la marquise de Salisbury, lord Lytton, le chevalier Nigra....

Parmi les hôtes assidus, nous avions la joie de compter Aubert, Gounod, Meissonnier, D-taille, Carolus Durand, le comte Lepic, le général de G. Liflet, le prince de Sagan, le duc de Gramont. J'en passe et non des moins illustres....

Un soir, M. de Rémusat nous conta ceci, qu'il tenait de son père: —Les comédiens ordinaires de l'Empereur avaient prié le ministre de Beaux-Arts de se plaindre à Napoléon Ier de l'abus des entrées de faveur dont jouissaient les fonctionnaires de la Couronne.

"Le souverain répondit non seulement en l'inscrivant pour "douze mille francs", en augmentation du prix de sa loge, mais encore en donnant l'ordre que toutes les personnes attachées au gouvernement, auraient à imiter "proportionnellement" son exemple.

"La recette monta de quatre-vingt mille francs par année!"

Si M. le ministre des Beaux-Arts avait le loisir de parcourir la liste des personnages officiels qui jouissent gratuitement de leurs entrées à la Comédie-Française, exigeant même un service aux répétitions générales et aux premières représentations, peut-être que l'exemple de Napoléon Ier lui inspirait un généreux mouvement, que ne manqueraient pas de suivre MM. les sénateurs et MM. les députés.

Il est permis de l'espérer. Faut-il le croire?

FRÉDÉRIC FÈVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

THEATRES.

TULANE.

Une matinée à des prix populaires et une représentation ce soir, clôturèrent l'engagement de la troupe qui joue "A Stubborn Cinderella" au Tulane depuis dix-huit derniers.

Le début de Mlle Eleonore Robson dans "Vera, the Medium" pièce de Richard Harding Davis, aura lieu lundi soir. Nous avons déjà dit que cette pièce fera courir la ville. Mlle Robson y fait preuve du talent le plus souple, le plus fin, le plus personnel.

CRESCENT.

"Checkers" tiendront encore l'affiche aujourd'hui, et y seront remplacés demain par "The Virginian", un drame que connaît notre public, qu'il a même souvent applaudi.



BARON MAYOR DES PLANCHES. Dont on a lu, dans l'Abelle d'hier, l'appel à la générosité de ses compatriotes.

ORPHEUM.

La vogue de l'Orpheum se maintient; les représentations du fashionable théâtre de la rue St Charles sont intéressantes au possible.

Encore deux jours, et les excellents artistes qui y jouent seront remplacés.

AU PUBLIC

Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES, des ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en acajou ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres; de GLACES VITRÉES, cadres pour tableaux et portraits; de STOBES, corniches, embrasses, albums, étagères, ornements de fantaisie, statues en bisque et bronze, vases, bibelots, accessoires, etc., etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété des articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et pour panneaux. Nous sommes les seuls possédant un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux Etats-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.

Oscar Uter, Gérant. L. UTER HEIRS. Nos 222 et 223 RUE ROYALE.

WOLFE-VOUS UN PIANO DE PREMIERE CLASSE. On voit autre instrument de Musique Les meilleurs sont Steinway, Mason, Chickering, Knabe, Fischer, Packard, Babcock, Eschbacher, Grunewald. Jouez de Piano Apollo, 88 Notes (Jouez sur tout le Piano) et sans vendre à conditions faciles chez GRUNEWALD, 735 RUE CANAL.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 99, Commencé le 14 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITE

PREMIERE PARTIE

LES DEUX BERCEAUX

XIV

DE CHARVÈDE EN SCYLLA (Suite.)

Be reconnaissant sa femme, qu'il se attendait certainement pas à voir là, il eut un recul

étrange expression et un sourire cauteleux: —C'est pour le fils de Landry que vous circouveniez le préfet?

—Ne vous l'a-t-il pas dit lui-même?

—Il me suffit que vous me le disiez, reprit-il avec une galanterie affectée, et désignant l'attribut de ses soupçons, car avant d'ouvrir sans méfiance la porte, il avait entendu le préfet promettre ses soins, au faveur d'une amie de la marquise, avec sa discrétion et des ordres immédiats.

Une amie! A en à juger d'après la communication secrète du petit bleu, de qui pouvait-il s'agir, sinon de Jeanne Dandré?.... Encore cette femme et cet énervant mystère!....

Quelle étrange complicité liait donc la marquise aux égarés de la venue de ce simple régisseur, ex-garde particulier? —Je suis lasse, dit madame de Morailles qui se sentait à bout de forces, et je voudrais rentrer.

—Je suis tout à vos ordres... N'est-ce pas avec Maurice Le Ours que vous causiez tout à l'heure?

—Mais, oui, il paraît enthousiaste de Venise.

M. de Morailles et sa femme, durant le trajet de retour, n'échangèrent que les propos insignifiants. Et quand il l'eut reconduite au seuil de son appartement, il lui baisa avec éclatante la main.

Pâle et brisée, elle essaya de

rire. Ce fut son dernier effort. Elle ne put que gagner sa chambre, où seule enfin, ayant congédié sa camarade, elle put s'abandonner à son chagrin et sangloter à cœur perdu.

M. de Morailles, resté chez lui, retira de sa poche le petit bleu et murmura: —Qui trompe-t-on ici? Que est trompé quelqu'un?... Si c'est moi....

Se figurer se décomposait, son regard devenait atroce: —Ah! si c'est moi!.... Et dans un éclat de rire cynique: —Fiez-vous donc aux femmes; toutes, même celles qui paraissent les plus honnêtes, sont des menteuses....

Il répéta avec rage: —Quant à cette Dandré, plus qu'égalitroque, ce n'est plus une compagne dont madame de Morailles puisse s'accommoder, et quand j'aurai percé à jour cette histoire touchée....

Sa main fendit l'espace, tranchante: —J'y mettrai bon ordre.

XV

UNE MAUVAISE NUIT CHEZ LES MITRE

Dans leur appartement de l'a-

venue Malekoff, M. et madame Mitre n'avaient pas osé se regarder en face, depuis l'explication qu'Germaine, convaincue de mensonges, scabieuse de honte, s'était vue traînée par son mari devant le berceau où reposait le bébé étranger.

Oùpendant, une fois remise de son évanouissement et après avoir beaucoup pleuré, il avait bien fallu, sur les instances de Marthe, la bonne à tout faire, qu'elle s'assit bien que sans faim en face de son mari, pour avaler un peu de potage.

Du dîner en ville, il n'avait pu être question et M. Mitre avait téléphoné des regrets, prétexté une indisposition.

Legarde, ce repas commença en tête-à-tête. Le chef de bureau était bête et sa figure n'osa avoir de vieux de dix ans. Madame Mitre décoiffée, les yeux rouges, ne ressemblait en rien à la fringante Ninette qui était revenue si allègrement, tout à l'heure, de son rendez-vous avec le beau Roger, dans l'hospitalière chambre prêtée par Amélie. "Flumes et Fleurs," rue Le Peletier.

Le pla est que, devant la servante, devait échanger quelques paroles: à quoi bon mettre cette fille dans le secret de leurs misères?

—Mais cet enfant pleure, dit tout à coup M. Mitre, en entendant les cris du petit Jacques.

—Thérèse ne veut pas lui donner à têter, répondit Marthe.

Par moments il s'efforçait de douter. Puis les mensonges que lui avait faits Ninette, coup sur coup, avec tant d'audace, l'évidence des témoignages l'assomèrent. Et il restait figé, les cordes sur la table, devant son assiette où l'omelette refroidissait.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues jaunies. —Voyons-m'en, osa dire Marthe, fait se faire une raison. On la retrouvera, ce trésor d'enfant.

Sa petite Madé! Comment avait-il pu l'oublier une seconde? Sa petite Madé! Ah! voilà l'autre douleur qui l'étranglait; le père désespéré après l'époux aux abois! Il sortait d'une souffrance pour retomber dans une autre.

Un bruit de voix élevées, d'altercation parvint à son oreille: —Qu'est-ce donc? babillait-il.

Elle haussa les épaules, philosophiquement: —C'est Thérèse qui n'est pas raisonnable. Madame lui fait des remontrances.

Germaine, entrant dans la petite chambre qui servait de nursery, avait trouvé la nounou plus pâle que d'habitude, les mains aux hautes et l'air mauvais. Elle regardait le berceau où pleurait le petit avec un air de profond dégoût.

—Ohégué! va! Ohégué et pleure! seule même! C'est moi qui te tordrais le cou si je pouvais!